

Jean-Paul Sartre

Les mains sales

PIÈCE
EN SEPT TABLEAUX

VesalBookshop.com

Gallimard

Né le 21 juin 1905 à Paris, Jean-Paul Sartre, avec ses condisciples de l'Ecole normale supérieure, critique très jeune les valeurs et les traditions de sa classe sociale, la bourgeoisie. Il enseigne quelque temps au lycée du Havre, puis poursuit sa formation philosophique à l'Institut français de Berlin. Dès ses premiers textes philosophiques, *L'imagination* (1936), *Esquisse d'une théorie des émotions* (1939), *L'imaginaire* (1940), apparaît l'originalité d'une pensée qui le conduit à l'existentialisme, dont les thèses sont développées dans *L'être et le néant* (1943) et dans *L'existentialisme est un humanisme* (1946).

Sartre s'est surtout fait connaître du grand public par ses récits, nouvelles et romans – *La nausée* (1938), *Le mur* (1939), *Les chemins de la liberté* (1943-1949) – et ses textes de critique littéraire et politique – *Réflexions sur la question juive* (1946), *Baudelaire* (1947), *Saint Genet, comédien et martyr* (1952), *Situations* (1947-1976), *L'Idiot de la famille* (1972). Son théâtre a un plus vaste public encore : *Les mouches* (1943), *Huis clos* (1945), *La putain respectueuse* (1946), *Les mains sales* (1948), *Le diable et le bon dieu* (1951) ; il a pu y développer ses idées en imprégnant ses personnages.

Soucieux d'aborder les problèmes de son temps, Sartre a mené jusqu'à la fin de sa vie une intense activité politique (participation au Tribunal Russell, refus du prix Nobel de littérature en 1964, direction de *La cause du peuple* puis de *Libération*). Il est mort à Paris le 15 avril 1980.

A Dolorès

VesalBookshop.com

Les mains sales ont été représentées pour la première fois à Paris, le 2 avril 1948, sur la scène du Théâtre Antoine (Simone Berriau, directrice) et avec la distribution suivante :

HOEDERER	André Luguet
HUGO	François Périer
OLGA	Paula Dehelly
JESSICA	Marie Olivier
LOUIS	Jean Violette
LE PRINCE	Jacques Castelot
SLICK	Roland Bailly
GEORGES	Maurice Regamey
KARSKY	Robert Le Béal
FRANTZ	Maik
CHARLES	Christian Marquand

*Mise en scène de Pierre Valde.
Décors d'Émile et Jean Bertin.
Maquettes d'Olga Choumansky.*

PREMIER TABLEAU

VesalBookshop.com

Chez Olga

Le rez-de-chaussée d'une maisonnette, au bord de la grand-route. A droite, la porte d'entrée et une fenêtre dont les volets sont clos. Au fond, le téléphone sur une commode. A gauche, vers le fond, une porte. Table, chaises. Mobilier hétéroclite et bon marché. On sent que la personne qui vit dans cette pièce est totalement indifférente aux meubles. Sur la gauche, à côté de la porte, une cheminée : au-dessus de la cheminée une glace. Des autos passent de temps en temps sur la route. Trompes. Klaxons.

SCÈNE PREMIÈRE

OLGA, puis HUGO

Olga, seule, assise devant un poste de T.S.F., manœuvre les boutons de la radio. Brouillage, puis une voix assez distincte.

SPEAKER

Les armées allemandes battent en retraite sur toute la largeur du front. Les armées soviétiques se sont emparées de Kischnar à quarante kilomètres de la frontière illyrienne. Partout où elles le peuvent les troupes illyriennes refusent le combat ; de nombreux transfuges sont déjà passés du côté des Alliés. Illyriens, nous savons qu'on vous a contraints de prendre les armes contre l'U.R.S.S., nous connaissons les sentiments profondément démocratiques de la population illyrienne et nous...

Olga tourne le bouton, la voix s'arrête. Olga reste immobile, les yeux fixes. Un temps. On frappe. Elle sursaute. On frappe encore. Elle va lentement à la porte. On frappe de nouveau.

OLGA

Qui est-ce ?

VOIX DE HUGO

Hugo.

OLGA

Qui ?

VOIX DE HUGO

Hugo Barine.

Olga a un bref sursaut, puis elle reste immobile devant la porte.

Tu ne reconnais pas ma voix ? Ouvre, voyons ! Ouvre-moi.

Olga va rapidement vers la commode... prend un objet de la main gauche, dans le tiroir, s'entoure la main gauche d'une serviette, va ouvrir la porte, en se rejetant vivement en arrière, pour éviter les surprises. Un grand garçon de 23 ans se tient sur le seuil.

HUGO

C'est moi.

Ils se regardent un moment en silence.

Ça t'étonne ?

OLGA

C'est ta tête qui m'étonne.

HUGO

Oui. J'ai changé. (*Un temps.*) Tu m'as bien vu ? Bien reconnu ? Pas d'erreur possible ? (*Désignant le revolver caché sous la serviette.*) Alors, tu peux poser ça.

OLGA, *sans poser le revolver.*

Je croyais que tu en avais pour cinq ans.

HUGO

Eh bien, oui : j'en avais pour cinq ans.

OLGA

Entre et ferme la porte.

Elle recule d'un pas. Le revolver n'est pas tout à fait braqué sur Hugo mais il s'en faut de peu. Hugo jette un regard amusé au revolver et tourne lentement le dos à Olga, puis ferme la porte.

Évadé ?

HUGO

Évadé ? Je ne suis pas fou. Il a fallu qu'on me pousse dehors par les épaules. (*Un temps.*) On m'a libéré pour ma bonne conduite.

OLGA

Tu as faim ?

HUGO

Tu aimerais, hein ?

OLGA

Pourquoi ?

HUGO

C'est si commode de donner : ça tient à distance. Et puis on a l'air inoffensif quand on mange. (*Un temps.*) Excuse-moi : je n'ai ni faim ni soif.

OLGA

Il suffisait de dire non.

HUGO

Tu ne te rappelles donc pas : je parlais trop.

OLGA

Je me rappelle.

HUGO, *regarde autour de lui.*

Quel désert ! Tout est là, pourtant. Ma machine à écrire ?

OLGA

Vendue.

HUGO

Ah ? (*Un temps. Il regarde la pièce.*) C'est vide.

OLGA

Qu'est-ce qui est vide ?

HUGO, *geste circulaire.*

Ça ! Ces meubles ont l'air posés dans un désert. Là-bas, quand j'étendais les bras, je pouvais toucher à la fois les deux murs qui se faisaient face. Rapproche-toi. (*Elle ne se rapproche pas.*) C'est vrai : hors de prison on vit à distance respectueuse. Que d'espace perdu ! C'est drôle d'être libre, ça donne le vertige. Il faudra que je reprenne l'habitude de parler aux gens sans les toucher.

OLGA

Quand t'ont-ils lâché ?

HUGO

Tout à l'heure.

OLGA

Tu es venu ici directement ?

HUGO

Où voulais-tu que j'aille ?

OLGA

Tu n'as parlé à personne ?

Hugo la regarde et se met à rire.

HUGO

Non, Olga. Non. Rassure-toi. A personne.

Olga se détend un peu et le regarde.

OLGA

Ils ne t'ont pas rasé la tête.

HUGO

Non.

OLGA

Mais ils ont coupé ta mèche.

Un temps.

HUGO

Ça te fait plaisir de me revoir ?

OLGA

Je ne sais pas.

Une auto sur la route. Klaxon ; bruit de moteur. Hugo tressaille. L'auto s'éloigne. Olga l'observe froidement.

Si c'est vrai qu'ils t'ont libéré, tu n'as pas besoin d'avoir peur.

HUGO, *ironiquement.*

Tu crois ? (*Il hausse les épaules. Un temps.*) Que devient Louis ?

OLGA

Ça va.

HUGO

Et Laurent ?

OLGA

Il... n'a pas eu de chance.

HUGO

Je m'en doutais. Je ne sais pas pourquoi, j'avais pris l'habitude de penser à lui comme à un mort. Il doit y avoir du changement.

OLGA

C'est devenu beaucoup plus dur depuis que les Allemands sont ici.

HUGO, *avec indifférence.*

C'est vrai. Ils sont ici.

OLGA

Depuis trois mois. Cinq divisions. En principe elles traversaient pour aller en Hongrie. Et puis elles sont restées.

HUGO

Ah ! Ah ! (*Avec intérêt.*) Il y a des nouveaux chez vous ?

OLGA

Beaucoup.

HUGO

Des jeunes ?

OLGA

Pas mal de jeunes. On ne recrute pas tout à fait de la même façon. Il y a des vides à combler : nous sommes... moins stricts.

HUGO

Oui, bien sûr : il faut s'adapter. (*Avec une légère inquiétude.*)
Mais pour l'essentiel, c'est la même ligne ?

OLGA, *embarrassée.*

Eh bien... en gros, naturellement.

HUGO

Enfin voilà : vous avez vécu. On s' imagine mal, en prison, que les autres continuent à vivre. Il y a quelqu'un dans ta vie ?

OLGA

De temps en temps. (*Sur un geste d'Hugo.*) Pas en ce moment.

HUGO

Est-ce... que vous parliez de moi quelquefois ?

OLGA, *mentant mal.*

Quelquefois.

HUGO

Ils arrivaient la nuit sur leurs vélos, comme de mon temps, ils s'asseyaient autour de la table, Louis bourrait sa pipe et quelqu'un disait : c'est par une nuit pareille que le petit s'est proposé pour une mission de confiance ?

OLGA

Ça ou autre chose.

HUGO

Et vous disiez : il s'en est bien tiré, il a fait sa besogne proprement et sans compromettre personne.

OLGA

Oui. Oui. Oui.

HUGO

Quelquefois, la pluie me réveillait ; je me disais : ils auront de l'eau ; et puis, avant de me rendormir : c'est peut-être cette nuit-ci qu'ils parleront de moi. C'était ma principale supériorité sur les morts : je pouvais encore penser que vous pensiez à moi. *(Olga lui prend le bras d'un geste involontaire et maladroit. Ils se regardent. Olga lâche le bras d'Hugo. Hugo se raidit un peu.)* Et puis, un jour, vous vous êtes dit : il en a encore pour trois ans et quand il sortira *(Changeant de ton sans quitter Olga des yeux.)*... quand il sortira on l'abattra comme un chien pour sa récompense.

OLGA, *reculant brusquement.*

Tu es fou ?

HUGO

Allons, Olga ! Allons ! *(Un temps.)* C'est toi qu'ils ont chargée de m'envoyer les chocolats ?

OLGA

Quels chocolats ?

HUGO

Allons, allons !

OLGA, *impérieusement.*

Quels chocolats ?

HUGO

Des chocolats à la liqueur, dans une boîte rose. Pendant six mois un certain Dresch m'a expédié régulièrement des colis. Comme je ne connaissais personne de ce nom, j'ai compris que les colis venaient de vous et ça m'a fait plaisir. Ensuite les envois ont cessé et je me suis dit : ils m'oublient. Et puis, voici trois mois, un paquet est arrivé, du même expéditeur, avec des chocolats et des cigarettes. J'ai fumé les cigarettes et mon voisin de cellule a mangé les chocolats. Le pauvre type s'en est très mal trouvé. Très mal. Alors j'ai pensé : ils ne m'oublient pas.

OLGA

Après ?

HUGO

C'est tout.

OLGA

Hoederer avait des amis qui ne doivent pas te porter dans leur cœur.

HUGO

Ils n'auraient pas attendu deux ans pour me le faire savoir. Non, Olga, j'ai eu tout le temps de réfléchir à cette histoire et je n'ai trouvé qu'une seule explication : au début le Parti pensait que j'étais encore utilisable et puis il a changé d'avis.

OLGA, *sans dureté.*

Tu parles trop, Hugo. Toujours trop. Tu as besoin de parler pour te sentir vivre.